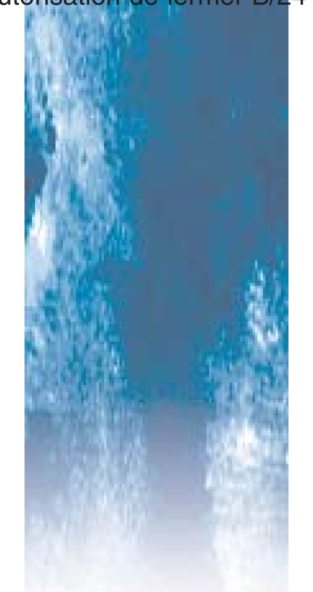


BELGIE - BELGIQUE
P.B. / P.P.
B/24

Bimestriel - 138 Av Circulaire - 1180 Bruxelles
Autorisation de fermer B/24

Afgiftekantoor - TOURNAI I
Bureau de dépôt - TOURNAI I



Collège Royal des Médecins
de l'agglomération bruxelloise



n° 981 - Avril - Mai 2000



- *Agenda Culturel*
- *Vie du Collège : Jubilaires 2000*
- *Voyage en Tunisie*
- *La trousse d'Esculape : Le singe Hanumãn*

Le visage de la Médecine :
Un sciècle d'architecture hospitalière à Bruxelles
Pages I - III

Voir notice légale en page 3

Collège Royal des Médecins de l'agglomération bruxelloise

Sommaire



Collège Royal des Médecins de l'agglomération bruxelloise "Maison des Médecins"

Comité Directeur
Président : Prof. Jacques Marin
Président d'honneur : Prof. Jean-Claude Demanet
1er Vice Président : Dr Guy Pâque
2e Vice Président : Dr Alain de Meeûs d'Argenteuil
3e Vice Président : Dr Michel Chantraine
Secrétaire Général : Dr Albert Jortay
Secrétaire Général Adjoint : Prof. Monique de Rood
Trésorier : Dr André Bruyns
Trésorier Adjoint : Dr Jean-Marie Dalcq
Membres :
Dr Henri Bondue - Dr Marguerite Cambron -
Dr Paule Ketelbant - Dr Etienne De Keyser -
Dr Justin Vanatoru - Dr Lucien Warnimont -

Délégué à l'Entraide : Dr Maurice Anckaert

Délégué à la Mutuelle : Dr Justin Vanatoru

Maison des Médecins
Président honoraire : Prof. Jean Lederer
Président : Prof. Jean-Claude Demanet

Administrateur-Gérant : Dr Guy Pâque
Administrateurs : Dr Marguerite Cambron -
Dr Henri Bondue - Dr André Bruyns -
Dr Jean-Robert Fagnart - Dr Albert Jortay -
Prof. Jacques Marin

Délégué aux jeunes médecins :
Dr Michel Chantraine

Editeur responsable & Rédactrice en chef : (pages locales) Dr Marguerite Cambron
Av. du Pic vert, 24
1640 Rhode-St-Genèse
Tél./Fax 358.19.25

Rédacteur en chef : Dr Jean Andris (pages nationales)

Comité de rédaction : Professeurs J.-C. Demanet, J. Lederer, J. Sternon, J. Marin, B. Conet,
Docteurs J.-M. Dumont, A. Jortay, R. Van Laethem, A. Sibille, C.-M. Thiebauld, A. de Meeûs, G. Pâque

Directrice administrative :
Mme Emmanuelle Wagschal

Collège des Médecins et caisse d'entraide : Crédit Communal : 068-2171659-50

Union professionelle reconnue sous le n° 709
Moniteur Belge du 31-12-1903, acte n° 5675

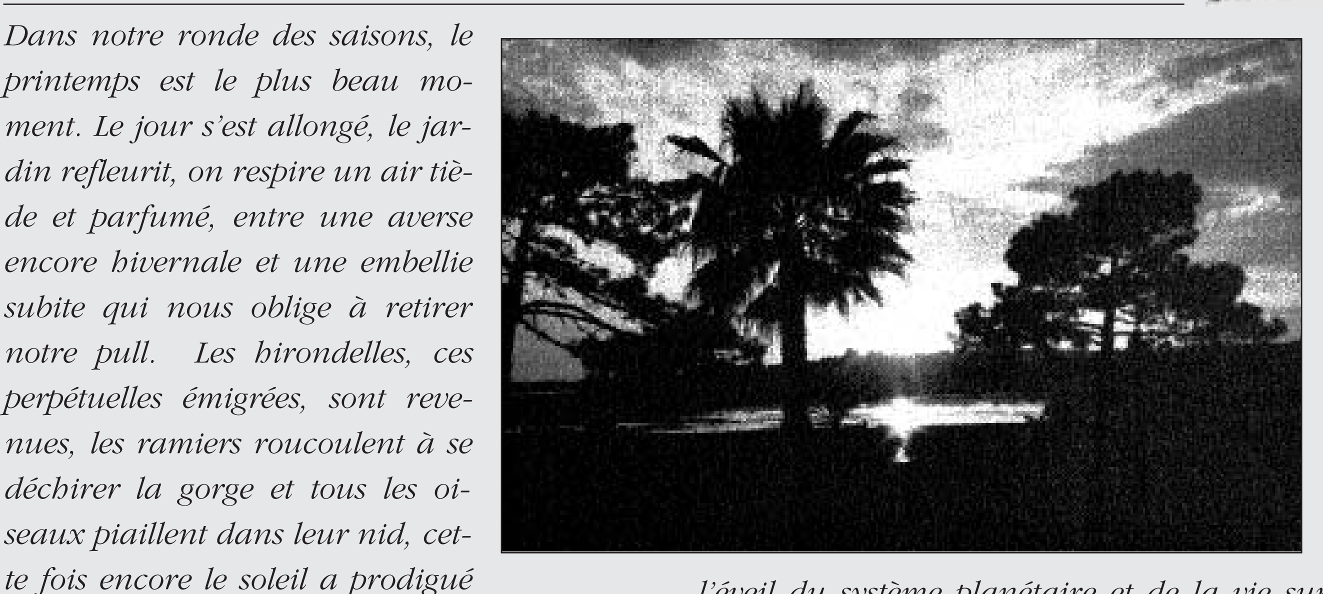
Régie publicitaire :
MEDIAL
Mr Alain Mathieu
Rue du Prieuré 32
1360 Malèves-Sainte-Marie
Tel : 010/88.94.48 - Fax 010/88.03.18

Mutuelle du Collège des médecins :
Tél. 02/344.41.10

Bureaux : Av. Circulaire, 138 - 1180 Bruxelles
Ouvert lundi au jeudi de 9 à 12h00
lundi au jeudi de 13 à 17h30
vendredi permanence téléphonique
Tél. 02/374.97.00
Fax 02/375.85.82
E-mail colmed@skynet.be

Abonnement
Membres : gratuit
Non-membres : 2000 FEB/an

Le mot de la Rédactrice en chef



Dans notre ronde des saisons, le printemps est le plus beau moment. Le jour s'est allongé, le jardin refleurit, on respire un air tiède et parfumé, entre une averse encore hivernale et une embellie subite qui nous oblige à retirer notre pull. Les hirondelles, ces perpétuelles émigrées, sont revenues, les ramiers roucoulent à se déchirer la gorge et tous les oiseaux piaillent dans leur nid, cette fois encore le soleil a prodigué ses photons en quantité suffisante pour éveiller leur glande pinéale et guider leurs élans.

Nous-mêmes, tout ragaillardis par cet afflux de lumière si propice à la bonne humeur, nous nous sentons plus optimistes et prêts à surmonter les obstacles que la vie prend plaisir à dresser devant nous. Notre soleil nous est grandement salutaire, il a même présidé à notre existence. Etoile de grandeur moyenne, il s'est formé par gravité il y a un peu moins de 5 milliards d'années dans la Nébuleuse d'Orion, un bras spiral de notre Galaxie. Lorsque sa température centrale fut suffisamment élevée, la force nucléaire est entrée en jeu et le soleil s'est mis à transformer son Hydrogène en Hélium, ce qui assure sa luminosité et son énergie. Heureusement, ce n'était pas une grosse étoile, du genre « géante bleue », véritable ogresse qui carbure son Hydrogène à toute vitesse de sorte que sa durée de vie n'excède pas quelques dizaines de millions d'années. Notre Soleil au contraire est économe de son Hydrogène, ce qui lui a permis de durer le temps nécessaire pour illuminer l'éveil du système planétaire et de la vie sur Terre.

Tous ces phénomènes cosmiques, qui furent longtemps des mystères, nous sont maintenant décortiqués dans le détail par la Science et nous paraissent allant de soi. Et pourtant, dans les temps anciens, l'Homme déjà se posait des questions et fut intrigué par la présence de cet astre si proche, comme s'il avait eu l'intuition de son importance et de son rôle dans notre existence.

Les anciens Egyptiens avaient déifié le Soleil, RE, qui leur apparaissait à juste titre comme une puissance dont toute la nature dépendait. Chaque soir, ils s'inquiétaient de voir le couchant, ATOUM, avalé sur l'horizon par la déesse du ciel, NOUT, et chaque matin, ils chantaient la renaissance de KHEPRI. Les pyramides, les obélisques, certains sites pyramidaux choisis pour construire leurs tombeaux, étaient toujours des monuments pointés vers cet astre qu'ils ont vénéré et imploré pendant des milliers d'années, tout au long de leur histoire.

Nous retrouvons cet intérêt tout particulier pour le soleil dans les superbes alignements mégalithiques de Stonehenge où des hommes, des prêtres peut-être, ont guetté, mesuré, calculé sa course dans le ciel pendant des dizaines d'années, si pas davantage. Ils sont ainsi parvenus à ériger ces pierres levées de plusieurs tonnes, selon un agencement tellement précis qu'au solstice d'été, les rayons du levant pénétraient exactement dans l'axe du monument. On pense qu'il s'agissait là d'une sorte de temple du Soleil et que peut-être ce fut un haut lieu de pèlerinage, de culture et de rassemblement de populations.

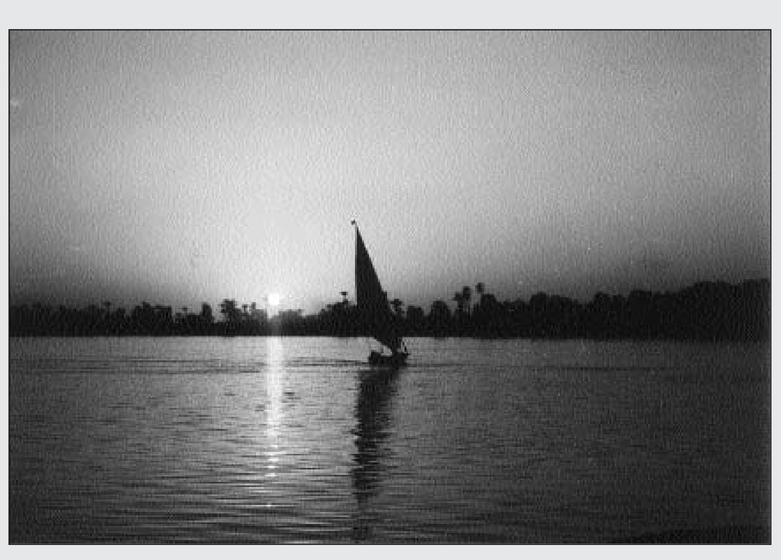
Plus tard, les Incas furent aussi des adorateurs du soleil, dont ils se prétendaient les fils. Les Aztèques, bien cruels à nos yeux, eurent pour dieu suprême UITZILIPOCHTLI, qui personnifiait notre astre au zénith, à qui ils offraient des sacrifices humains. Ils espéraient ainsi «nourrir» et apaiser le soleil, afin que celui-ci poursuive son trajet dans le ciel et que les ténèbres ne recouvrent pas le monde.

Il est curieux de constater combien tous ces peuples anciens redoutaient la disparition du soleil et éprouvaient des frayeurs paniques lors des éclipses.

Maintenant nous nous sentons tout à fait rassurés : notre seule crainte c'est qu'une épaisse couche nuageuse vienne nous priver de ses chauds rayons qui dorent notre peau et de sa belle lumière qui embellit et transforme notre monde au fil des heures.

Et pourtant, nous le savons, notre soleil suivra son destin comme toutes les étoiles, il ne sera pas éternel. Quand son carburant diminuera, il va d'abord enfler en une énorme boule rouge qui va nous engloutir, puis il se rétrécira pour finir en une petite masse blanchâtre. Mais ces événements, dramatiques pour nous, ne se produiront heureusement pas de sitôt, nous avons environ 5 milliards d'années devant nous pour y réfléchir, ce qui les rend fort irréels à notre entendement. De plus cette évolution pourra peut-être être stoppée ou en tout cas ralentie par les prouesses techniques que nous continuerons sans aucun doute à réaliser. Des savants ont déjà imaginé une possible « réanimation » en agitant la matière solaire résiduelle, un peu comme si on touillait son café au lait le matin. On a pensé à une super-bombe H bien dirigée, ce qui serait une façon très humanitaire de consommer nos bombes atomiques.
Mais pour l'instant, le soleil se porte bien, il parcourt sans fantaisie son bonhomme de chemin, il illumine notre printemps de ses splendeurs colorées et, sans aller jusqu'à en faire un dieu, nous pouvons dire qu'il est notre « bonne Etoile ».

Docteur Marguerite Cambron



A NOTER

Journées d'automne 2000

Exposition d'artistes médecins et conjoints de médecins

Cher(e) Collègue,

Nous avons le plaisir de vous annoncer que le Collège des Médecins organise à nouveau cette année, à l'occasion de ses Journées d'Automne, une exposition d'œuvres d'artistes médecins, peintres et sculpteurs, également ouverte à leur conjoint.

Nous serions très heureux de vous retrouver ou de vous découvrir aussi nombreux que les autres années.

Nous n'avons pas encore de précision de dates, mais nous attendons au plus vite la confirmation de votre intention de participer en nous renvoyant le formulaire ci-dessous.

Nous attendons le plaisir de pouvoir admirer vos œuvres

***AVIS IMPORTANT** :*

le Collège des Médecins a obtenu la garde médicale à la Société Philarmonique de Bruxelles.

Médecins intéressés, manifestez-vous au 374.97.00.

Pour toutes les activités du Collège :
Réservations uniquement par inscription téléphonique au 374.97.00 et par communication de votre numéro de carte VISA et de sa date d'expiration.

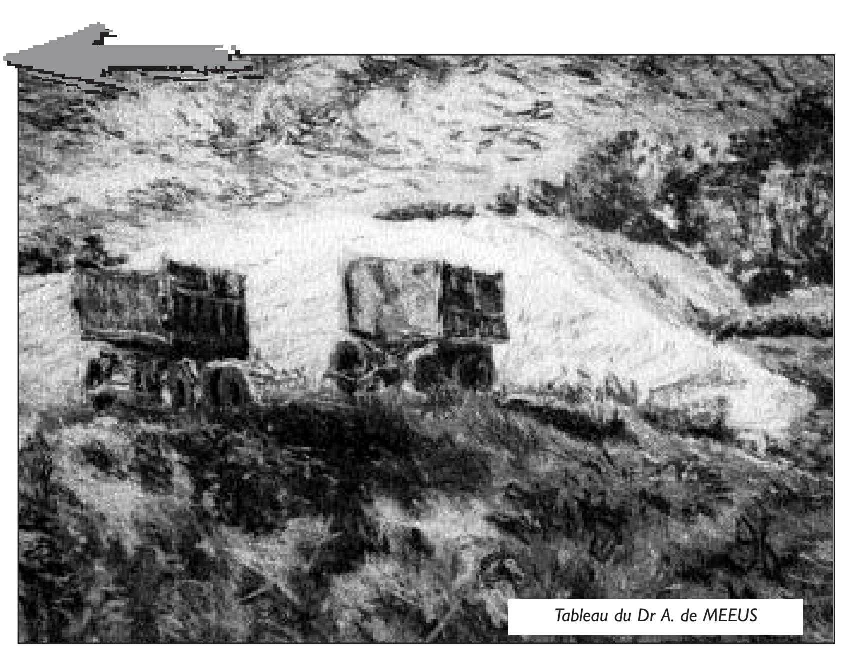
Voyage en Tunisie
Du 23 au 30 septembre 2000

Voyage en Tunisie organisé par le Dr A. JORTAY.
Voir détails page 15

Visite du Musée Instrumental
Novembre 2000

Visite du Musée instrumental, qui s'ouvrira en juin 2000 à la Place Royale, commentée par Monsieur Jean-Claude Lalanne-Cassou, éminent musicologue et auteur de nombreux articles dans notre revue. Visite prévue pour novembre 2000.

Intéressé ? Inscrivez-vous auprès du secrétariat du Collège au 02/374.97.00


Tableau du Dr A. de MEEUS

Formulaire de participation

Le (la) soussigné(e) a l'intention de participer à l'exposition des Journées d'automne du Collège des Médecins (dates non encore précisées).

Nom : ....Prénom :...................................

Adresse : ....

..

Tél. : ....Fax ....

Pour les conjoints exposants, nom du conjoint médecin :
Signature :

(à renvoyer au Collège des Médecins, 138 avenue Circulaire à 1180 Bruxelles à l'attention de Madame Wagschal.)


Tableau de Mme DAMSEAUX

Hypertrophie bénigne de la prostate et confort du patient

Une nouvelle formulation de l'alfuzosine permet d'améliorer l'efficacité et la tolérance du traitement de l'hypertrophie de la prostate

L'épidémiologie de l'hypertrophie bénigne de la prostate est connue de tous. Elle ne cause guère de symptômes avant l'äge de 40 ans, mais plus de la moitié des hommes de 50 ans en montrent des manifestations et près de 90% des septuagénaires et octogénnaires en sont affectés. Entourée par sa capsule, qui limite son expansion vers l'extérieur, c'est essentiellement vers l'intérieur qu'elle développe cette croissance, au détriment de l'urètre qui la traverse. D'où les difficultés mictionnelles que l'on connaît et l'irritabilité de la paroi vésicale qui s'épaissit, se contracte et prend progressivement l'aspect de vessie de lutte.

Des causes mal connues

Les causes de l'hypertrophie bénigne de la prostate ne sont pas encore bien connues. On a longtemps invoqué de simples processus de vieillissement, mais cette explication ne paraît plus suffisante de nos jours. Les modifications hormonales au cours de l'âge ont été étudiées. Il apparaît que la production de testostérone décroît avec le temps, tandis que la proportion relative d'oestrogènes produits par l'organisme masculin s'accroît. Sur base d'études animales, des chercheurs ont suggéré que cette plus grande proportion des oestrogènes augmentait l'activité de substances reponsables de la croissance cellulaire.

Une autre théorie fait appel à la dihydro-testostérone, dérivé de la testostérone formé dans la prostate. Malgré la baisse des taux de testostérone plasmatique, l'homme âgé contiuerait à produire et accumuler des quantités importantes de dihydro-testostérone dans sa prostate.Cette accumulation pourrait stimuler la croissance cellulaire.

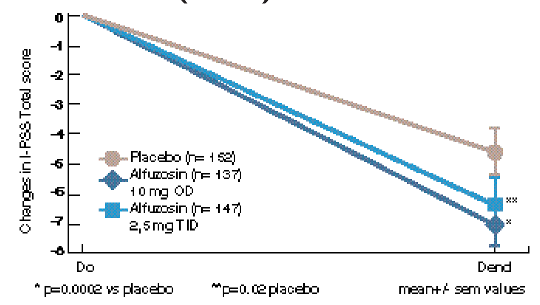
Enfin, une troisième théorie fait appel à un "réveil" tardif de certaines cellules prostatiques. Les cellules "réveillées" libèreraient des siganux qui ne sont normalement émis que très tôt dans la vie et qui induiraient la croissance de l'organe ou augemnterait sa sensibilité aux hormones.

De moins en moins de chirurgie

Le traitement pharmacologique de l'hypertrophie bénigne de la prostate occupe une place croissante dans l'arsenal thérapeutique de cette affection, tandis que la chirurgie est de plus en plus réservée à des indications bien spécifiques. Des techniques de mise en place d'un stent ou de destruction tissulaire (diathermie, ultrtasons, etc...) sont également utilisées.

En ce qui concerne le traitemet médical, les résultats d'une étude (European Urology, 2000;37:306-313) réalisée avec l'alfuzosine, un alpha-1 antagoniste spécifique, viennent d'être présentés dans le cadre d'un symposium satellite au récent congrès de européen d'urologie qui s'est tenu à Bruxelles. L'étude, conduite chez 447 patients montrant des signes d'hypertrophie bénigne de la prostate, a montré qu'une nouvelle formulation à prise quotidienne unique de l'alfuzosine (XatralR once daily), dosée à 10 mg, était aussi efficace que la formule classique dosée à 2,5 mg , qui se prenait trois fois par jour. L'étude, multicentrique, était construite en double aveugle avec groupes parallèles. Un groupe contrôle, recevant un placebo, y était inclus. D'une durée initiale de trois mois, elle fut suivie d'une exetension ouverte qui a duré 9 mois.

SYMPTOMS (I-PSS) Double-Blind Phase

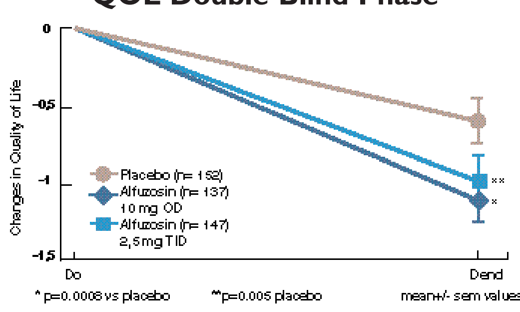


Meilleure qualité de vie

A la fin de la phase de double aveugle, les deux formulations procuraient une amélioration équivalente des symptômes (scores I-PSS) et de la qualité de vie. Le débit maximum (Qmax) de vidange était significativement accru par le médicament, quelle que soit sa présentation, par raport à ce que l'on obtenait chez lespatients sous placebo. Enfin, on notait un avantage similaire en ce qui concerne la qualité de vie (QOL) Le profil de sécurité de la formulation à prise unique s'est montré supérieur à celui de la formulation classique. Les patients les plus âgés n'ont pas plus souffert d'inconvénients de type cardio-vasculaire que les plus jeunes et la fréquence de ces inconvénients est restée faible. Voilà qui est avanatageux pour le patient car trop souvent les effets secondaires et la fréquence des prises se sont révélés être des obstacles à la compliance, alors que les traitements médicaux dont on dispose aujourd'hui, s'ils sont pris à temps et correctement, permettent dans bien des cas d'éviter la chirurgie et les complications rénales.

Dr J. Andris





Le Mémorial du Prince Charles

Le Mémorial veut perpétuer le souvenir du Prince Charles (1903 – 1983), Comte de Flandres. Après la Deuxième Guerre mondiale, le prince fut élu Régent du Royaume, tâche qu'il accomplit pendant 6 ans (1944 – 1950). Le Mémorial se situe à l'endroit même où il a vécu à partir de 1950.

La Salle flamande abrite une exposition biographique qui veut illustrer la vie du Prince Charles au moyen de photos, de souvenirs personnels, d'uniformes et d'objets d'art. Une section est consacrée à sa jeunesse, son service militaire dans la marine britannique (durant et après la Première Guerre mondiale) et à la Régence.

Le visiteur peut y voir des tableaux du Prince (signés « Karel van Vlaanderen »). Pendant l'été, des expositions temporaires sont organisées dans la salle à l'étage.

Le « pavillon du Prince », une simple maison de pêcheurs datant du 19ème siècle que le Prince a choisi comme habitation, a été réaménagé avec l'aide de la Liste Civile du Roi. La « Villa Goffinet » sert de cadre à des expositions temporaires. La visite du Mémorial est libre, c'est-à-dire sans guide.

Chaque visiteur reçoit une notice en quatre langues dans laquelle toutes les pièces exposées sont reprises en détail.

Heures d'ouverture :

Du 1er avril au 11 novembre : chaque jour de 14h00 à 17h00 (caisse fermée à 16h00)

Visite guidée du Mur de l'Atlantique à 15h00

1er juillet au 31 août : chaque jour de 10h30 à 18h00 (caisse Mémorial fermée à 17h00, dernière visite du Mur de l'Atlantique à 16h30).

Groupes (20 personnes minimum) : du 1er avril au 11 novembre, sur rendez-vous (tel : 059 / 70.22.85)

Contact :

Domein Raversijde
Duinenstraat, 147
8400 Oostende
Tel 059 / 70.22.85 – Fax : 059 / 51.45.03

Le Musée de plein air "Mur de l'Atlantique"

Les dunes protégées de l'ancien Domaine du Prince Charles abritent un site historique et unique de la fortification moderne



Dans l'ancien domaine du Prince Charles, on peut visiter soixante constructions datant des deux guerres mondiales reliées par un réseau de tranchées ou de passages souterrains d'une longueur de 2 kilomètres. Cet ensemble exceptionnel a été conservé grâce au Prince Charles, qui a refusé systématiquement toute démolition.

Ce Musée de plein air propose deux promenades différentes (d'une durée de 90 minutes). La première promenade, qui est axée sur la Première Guerre mondiale, montre les positions de la batterie Aachen (construite en 1915). De nombreux éléments de cette batterie côtière, aujourd'hui unique en son genre, ont été conservés : deux postes d'observation, quatre emplacements de canons avec soutes à munitions annexes et un abri contre les bombardements.

Ont peut également y visiter un ensemble datant de 1941 : abris de troupe, toilettes, chambres à provisions et un poste de secours. Ces constructions étaient occupées par une unité de soldats du génie ("Pionierstab") qui s'occupaient de la construction des bunkers. Une petite exposition rappelle le travail des démineurs belges qui, après la guerre, ont rendu la côte à nouveau accessible.

Une deuxième promenade conduit le visiteur à travers les positions bien conservées de la batterie Saltzwedel neu (1941), qui devait d'abord assurer la défense du port d'Ostende et qui fut ensuite incorporée (après 1942) dans le Mur de l'Atlantique.

L'ensemble a été réaménagé dans l'état original tel que le feld-marchal Rommel l'a vu à l'occasion de sa visite en décembre 1943.

De nombreuses constructions du musée ont été remises dans leur état d'origine et réaménagées avec le matériel et les meubles authentiques. Les pièces de DCA, l'artillerie lourde et les projecteurs ont été remis à leur place originale. La vie des hommes est évoquée par des dioramas saisissants de réalité.

Le musée est l'endroit idéal pour revivre l'ambiance du "Jour le plus long".

Les visites sont toujours guidées (également les visiteurs individuels).

Heures d'ouverture :
Du 1er avril au 11 novembre : chaque jour de 14h00 à 17h00 (caisse fermée à 16h00). Visite guidée du Mur de l'Atlantique à 15h00
Du 1er juillet au 31 août : chaque jour de 10h30 à 18h00 (caisse Mémorial fermée à 17h00, dernière visite du Mur de l'Atlantique à 16h30).
Groupes (20 personnes minimum) : du 1er avril au 11 novembre, sur rendez-vous (tel : 059/70.22.85)
Contact :
Domein Raversijde
Duinenstraat, 147 - 8400 Oostende
Tel 059 / 70.22.85 - Fax : 059 / 51.45.03



Images de la Préhistoire

L'exposition "Images de la Préhistoire" offre une possibilité pour tout Namurois, en particulier les jeunes, de redécouvrir leurs ancêtres.

Des générations de bédéphiles ont acquis beaucoup de connaissances grâce aux aventures de héros courageux. Mais certaines planches tendant plus à la caricature, un mise au point des connaissances accumulées sur l'époque s'imposait. Des scènes de bandes dessinées sont confrontées à des maquettes et à des répliques. On aura compris que cette exposition s'adresse aux enfants et aux amateurs de bande dessinée. Sept thèmes sont illustrés dans cette exposition. Ils vont à l'encontre de quelques idées reçues

Image de l'homme : dans les bandes dessinées, nos ancêtres ne sont pas toujours présentés comme des barbares. Les héros sont jeunes et beaux. Leur ennemis sont représentés comme des barbares primitifs.



La chasse : dans les bandes dessinées, on voit de hommes traquant le mammouth et l'attirant vers des pièges. La chasse de ces animaux est très improbable. Rennes, chevaux et cerfs étaient plus faciles à chasser tout en offrant une quantité de viande suffisante.

Le feu : faire du feu en frappant deux pierres l'une sur l'autre n'est pas réaliste à proprement parler. La « pierre à feu » est bien sûr nécessaire mais celle-ci doit s'utiliser avec un élément contenant du fer allié à du souffre ou du carbone (marcassite ou pyrite).

L'habillement : les premières glaciations furent subies par des ancêtres nu-pieds mais couverts d'une fourrure d'animal sauvage et d'une cape, ensuite d'un pantalon, manteau et capuchon, de bottes et de moufles. Durant le Néolithique furent utilisées les premières étoffes de lin tissé pour composer des habits quotidiens.

L'habitat : les archéologues mettent en doute l'existence de maisons sur pilotis. Ils en sont arrivés à penser que ce sont des maisons plus anciennes se trouvant au bord de plans d'eau. Par la hausse de niveau des eaux, elles ont commencé à être englouties. Ce ne sont donc pas les Celtes qui bâtirent ces sites, mais bien des peuples qui vivaient des milliers d'années avant.

La guerre : dans certaines planches dessinées, on voit des tribus en compétition, voire en affrontement. Les chasseurs-cueilleurs vivaient en fait en petits groupes, dispersés dans un grand territoire. Les armes de l'époque étaient utilisées seulement pour chasser.

Culture : la culture celte est inéluctablement liée aux druides. Ils étaient à la fois des intellectuels, des prophètes, des astronomes et des intermédiaires avec les dieux.

Du 19 février au 23 décembre 2000. Espace archéologique Saint-Pierre
Route Merveilleuse, 23 - 5000 Namur
Tel : 081 / 25.02.70 – 081 / 25.02.83 - Fax : 081 / 25.02.71
Exposition accessible du mardi au vendredi de 12h00 à 17h00, samedi et dimanche de 10h00 à 17h00

Langelez Olivier
Sur base du dossier de presse de l'exposition

Le visage de la médecine

Un siècle d'architecture hospitalière à Bruxelles 1820-1940

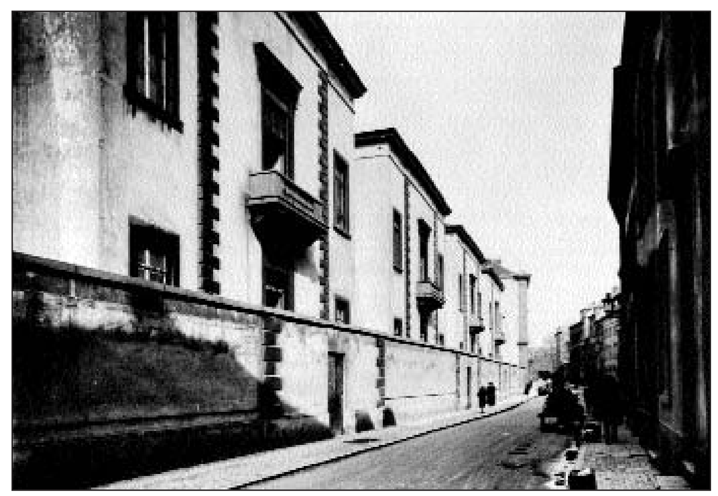
Une première version de ce texte a été publiée par la Région de Bruxelles Capitale, service des Monuments et Sites, à l'occasion des journées du Patrimoine de 1999 dans l'ouvrage « Architecture et Art Public ».

De l'hospice à l'hôpital pavillonnaire

Confrontée à de multiples exigences techniques, l'architecture médicale donne aussi un visage à la médecine - sévère, familier, rassurant, séduisant, moderne et efficace, voire angoissant - dont l'élaboration a souvent été confiée à des architectes de grand talent.

La première grande campagne de renouvellement des institutions hospitalières d'origine médiévale est entreprise par Henri-Louis-François Partoes (1790-1873) nommé architecte du Conseil des Hospices de Bruxelles. Entre 1820 et 1845 environ, il réalise une impressionnante série de bâtiments dans un style néo-classique très sobre inspiré des traités de J.N.L. Durand : le Grand Hospice de l'Infirmerie dans le quartier du Béguinage (1824-1827, actuel hospice Pachéco), l'Hospice Pachéco sur le boulevard de Waterloo (1829-1835, détruit), les Hospices Réunis dans la rue d'Accolay et la rue des Alexiens (1929), l'hôpital Saint-Jean face au Jardin Botanique (1837-1843, détruit), l'Hospice des Orphelines dans la rue du Midi (1843-1845, actuelle Académie des Beaux-arts de Bruxelles), etc. Son fils Alexis reconstruira ensuite l'hôpital Saint-Pierre (1849-1878) dans un style analogue à celui de son père. Le plan de l'hôpital Saint-Jean, préparé par un voyage d'études à travers l'Europe, offrait le premier exemple en Belgique d'une structure pavillonnaire destinée à séparer les différents types de maladies. L'espace restreint entre les pavillons rendait toutefois le dispositif très peu

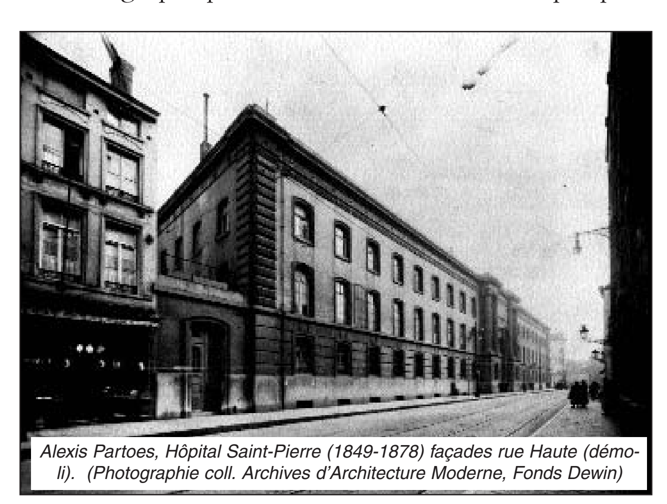
Henri-Louis-François Partoes, Hospice de l'Infirmerie (1824-1827) dans le quartier du Béguinage à Bruxelles – Vue à vol d'oiseau. (Archive du CPAS).



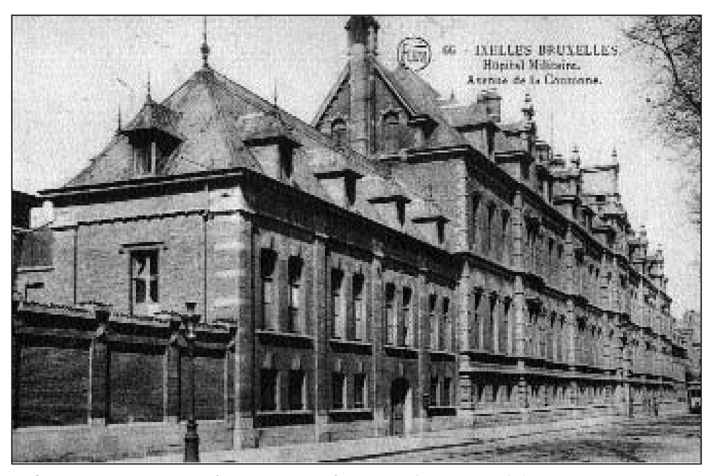
H.L.F. Partoes, Hôpital Saint-Jean (1837-1843), façade latérale, rue du Pachéco (démoli). (Photographie coll. Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles, Fonds Dewin)

efficace et suscitera rapidement la critique des médecins. Au même titre que le palais de justice, le théâtre ou la prison, l'hôpital et l'hospice sont traités comme de grands édifices publics qui structurent la ville en pleine mutation. Le Grand Hospice de l'Infirmerie reste aujourd'hui l'exemple le plus caractéristique de cette approche qui associe étroitement le bâtiment à son cadre urbanistique. A partir de l'ancienne église du Béguinage, Partoes crée un grand axe symétrique où se succèdent en une stricte hiérarchie les façades uniformes de la rue de l'Infirmerie puis de la place qui dégage la façade principale de l'hospice, le pavillon d'entrée et les deux cours à arcades de l'intérieur du bâtiment.

La seconde moitié du XIXe siècle voit la multiplication de grandes structures hospitalières répondant à la fois aux progrès rapides des sciences médicales et à l'essor démographique des communes de la périphérie



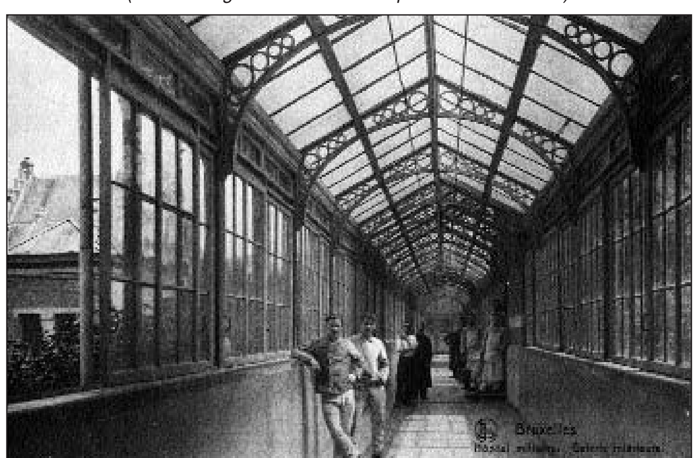
Alexis Partoes, Hôpital Saint-Pierre (1849-1878) façades rue Haute (démoli). (Photographie coll. Archives d'Architecture Moderne, Fonds Dewin)



Geerling et De Vos, Hôpital militaire à Ixelles (1882-1887) façade avenue de la Couronne (démoli). Carte postale ancienne (coll. J. Lemercier). (voir ouvrage "Ixelles en cartes postales anciennes")

bruxelloise. L'image d'un édifice monumental demeure prépondérante, peu à peu marquée par l'éclectisme dont on peut suivre l'évolution à travers l'hospice de Molenbeek (1855), l'hôpital civil de Molenbeek (1884), l'institut médico-chirurgical des Deux Alice à Uccle (1885), etc. Cette enveloppe monumentale s'articule progressivement avec le principe d'une structure pavillonnaire – déjà expérimenté de manière précoce dans l'hôpital Saint-Jean de Partoes – dont les multiples avantages en matière d'hygiène, d'aération, d'exposition, s'imposent à travers toute l'Europe. L'ancien hôpital militaire d'Ixelles, réalisé en 1882-1888 par l'architecte O. Geerling et le colonel du génie De Vos, présentait un exemple typique de cette double référence. Vers l'avenue de la Couronne se développait une impressionnante façade de quelque 250 m de long dont les deux bâtiments d'angle conservés, occupés à l'origine par l'habitation du directeur (avenue A. Rodin) et le bâtiment des infirmiers (rue Mathieu), permettent encore d'apprécier l'ampleur, tandis que l'intérieur offrait la surprise de simples pavillons bas disposés sur trois terrasses arborées et reliés par un réseau de galeries vitrées. On trouvera encore cette conception dans l'hôpital français de Berchem-Sainte-Agathe conçu par Gustave Maukels (1928-1930).

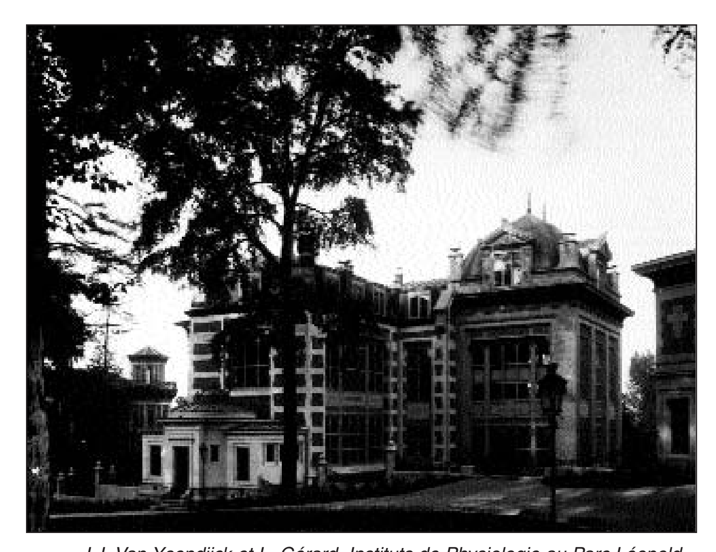
Geerling et De Vos, Hôpital militaire à Ixelles (1882-1888, démoli) : vue d'une galerie vitrée intérieure. Carte postale ancienne (coll. J. Lemercier). (voir l'ouvrage "Ixelles en cartes postales anciennes")



L'hôpital Brugmann et l'émergence de la médecine moderne

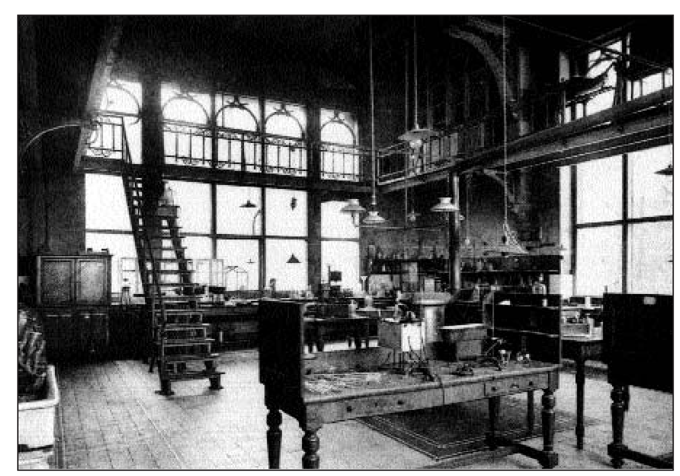
Le tournant du siècle constitue un moment particulièrement important. La médecine devient indissociable d'une recherche scientifique spécialisée, elle-même étroitement liée à l'enseignement universitaire. En marge des établissements de soins, apparaissent progressivement des bâtiments de grande qualité consacrés à la recherche et à la formation médicales tels les trois instituts de Physiologie, d'Hygiène et d'Anatomie (1892-1899) réalisés par Jules-Jacques Van Ysendyck dans le parc Léopold pour l'Université de Bruxelles, à l'initiative d'Ernest Solvay et de Paul Héger. Ce seront ensuite l'École de Médecine et l'Institut d'Anatomie de François Malfait annexés à l'hôpital Saint-Pierre (1924-1928) puis la Fondation Reine Elisabeth construite par Henry Lacoste à côté de l'hôpital Brugmann (1927-1929).

Les progrès de la médecine, tout particulièrement de



J.J. Van Ysendijck et L. Gérard, Instituts de Physiologie au Parc Léopold (1892-1894) et à l'arrière l'Institut d'Hygiène (1893-1894) (démoli). (Photographie coll. Institut Royal du Patrimoine Artistique)

la chirurgie, suscitent en quelques années la création de nombreuses cliniques spécialisées. Parallèlement, la Ville de Bruxelles entame une reconstruction complète de ses structures hospitalières dont la vétusté était dénoncée avec insistance par le corps médical. On assiste enfin à l'émergence d'une réflexion nouvelle sur les conditions psychologiques d'accueil et de traitement des patients qui aura une influence notable sur la conception de l'architecture médicale. La réalisation de l'hôpital Brugmann par Victor Horta connaît une histoire longue et complexe (1906-1923). A l'origine, l'établissement est conçu pour remplacer entièrement les deux anciens hôpitaux de Bruxelles, Saint-Pierre et Saint-Jean. Rapidement, l'Administration des Hospices désigne Victor Horta et porte son choix sur un terrain d'environ 18 hectares sur le plateau de Jette. Si la structure pavillonnaire s'impose tout naturellement, le plan a l'ori-



J.J. Van Ysendijck et L. Gérard, Instituts de Physiologie, vue du laboratoire de physiologie générale. (Carte postale ancienne, Archives de l'U.L.B.)

ginalité de présenter des départements totalement autonomes, évitant autant que possible les galeries de communication afin de conserver le charme d'un jardin unique. Confronté à un budget restreint, Horta utilise avec subtilité des moyens formels très simples : il joue essentiellement sur de multiples variations dans la volumétrie des pavillons et le chromatisme des façades en briques rouges, oranges et blanches. Entre les divers groupes de bâtiments se développe un contrepoint impressionniste qui transpose à l'échelle paysagère la sensibilité coloriste que l'on rencontre habituellement dans les intérieurs de l'architecte : brique orange et pierre bleue dans les pavillons d'entrée, brique blanche ponctuée de brique orange pour les pavillons symétriques de chirurgie et de médecine infantile, progression ascendante du rouge vers l'orange puis le blanc dans les hauts bâtiments de la chirurgie, zébrure de bandes horizontales du complexe des cuisines, etc.

La construction, entamée en 1911, n'ira pas sans déboires pour Horta confronté aux opinions divergentes de l'administration des Hospices, de la Ville et du monde médical. L'implantation à Jette se heurtera immédiatement aux réticences d'une grande partie du corps médical et universitaire habitué à travailler au centre de la ville à proximité de l'Université. Prévu à l'origine pour 1356 lits de malades, le programme sera réduit à 1095 puis à 700 places pour conserver une partie des services à Saint-Jean, imposant la suppression ou la réduction de divers pavillons, le déplacement de plusieurs autres, et une dispersion des bâtiments plus large que ce que l'architecte aurait souhaité. Après la seconde guerre mondiale, le site verra s'implanter de nombreux édifices supplémentaires, souvent peu respectueux de la conception d'origine. En dépit des altérations du projet initial, il demeure un exemple exceptionnel de grand hôpital à échelle humaine où l'environnement naturel et architectural tente de créer un cadre favorable à la guérison.

Eric Hennaut et Marie Demanet
(à suivre)

Victor Horta, plan d'ensemble de l'Hôpital Brugmann (1906-1923) (Archives du CPAS de Bruxelles)

Orientation bibliographique

A. UYTTERHOEVEN, Notice sur l'hôpital Saint-Jean, étude sur la meilleure manière de construire et d'organiser un hôpital de malades, Bruxelles, 1852.

E. et F. PUTZEYS, Description de l'Hôpital Militaire de Bruxelles, Liège, 1889.

A. DEPAGE, P. VANDERVELDE, V. CHEVAL, La construction des hôpitaux. Étude critique, Misch & Thron, Bruxelles, 1907.

V. HORTA, Administration des hospices & secours de la Ville de Bruxelles. Hôpital Brugmann à Jette-Saint-Pierre. Description du plan général et des services, Bruxelles, 1909.

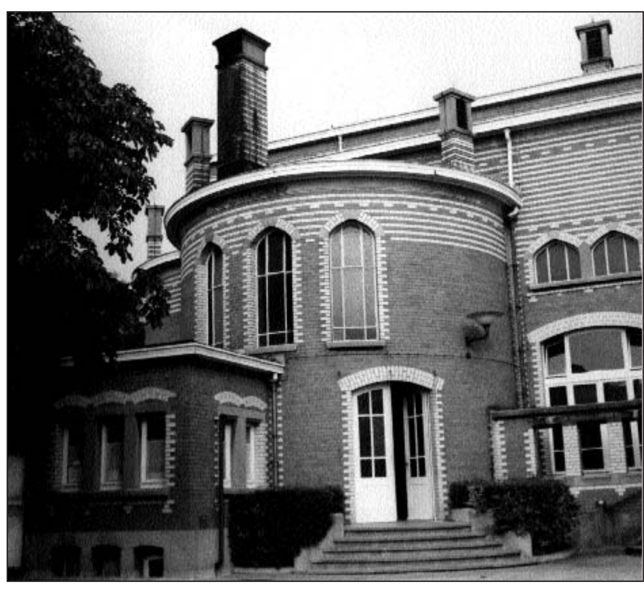
Hôpital Brugmann. Compte-rendu de la cérémonie d'inauguration le 18 juin 1923. Précédé d'une notice historique, Administration des hospices et secours, Bruxelles, 1924.

Bâtir, Bruxelles, n° 18, 15 mai 1934, n° 35, octobre 1935, numéros consacrés à l'architecture médicale.

D. COEKELBERGHS et P. LOZE (direction), Le Grand Hospice et le quartier du Béguinage à Bruxelles, Bruxelles, 1983.

Musée des Archives d'Architecture Moderne. Collections, AAM, Bruxelles, vol. 1, 1986, vol. 2, 1999.

A. BRAUMAN, M. DEMANET, Le parc Léopold 1850-1950, AAM, Bruxelles, 1985.



Victor Horta, Hôpital Brugmann (1906-1923) vue d'un pavillon, la morgue. (Photographie G. Wieser, coll. Archives d'Architecture Moderne)

Le singe Hanumãn

L'art de l'Inde ancienne et celui, complémentaire, du Sud-Est asiatique n'ont pas une antiquité comparable à l'art de l'Egypte ancienne ou de la Grèce classique. Les premiers vrais témoins de la civilisation indienne qui nous sont parvenus ne sont guère antérieurs au IIIème siècle avant notre ère, époque qui voit l'apparition des premiers monuments taillés dans la pierre ou construits dans d'autres matériaux durables.

L'architecture religieuse de l'Inde est la seule qui ait survécu et se compose de grottes, de temples et de stupa. Au fur et à mesure de son développement, la sculpture, qui s'inspirait des dieux et de leur mythologie, va prendre le pas sur l'unité des édifices, et les caractéristiques architecturales seront toutes orientées en fonction des représentations ornementales, avec des proportions colossales et des plans compliqués, pour offrir une surface plus grande à décorer. Les temples ne relatent plus seulement l'histoire de ceux qui les ont édifiés, mais sont des livres religieux traduits en pierre.

La mythologie hindoue est pour nous d'une approche très ardue, tant la distance est grande qui nous sépare de cette religion. Tous les termes sanscrits ou palis qui nous y introduisent ne nous parlent pas immédiatement. Assénés en vrac, ils nous découragent par la complexité de cet étrange charabia oriental. Néanmoins, si on l'aborde sous un angle particulier, peut-être allons-nous trouver du charme à la sagesse de cet univers mythique, malgré l'énorme distance spatiale et temporelle qui nous en sépare.

C'est à partir du premier millénaire avant J.-C., que se constitue oralement l'héritage mythologique et philosophique hindou, longtemps jugé trop sacré pour être noté par écrit. Dès le IVème siècle de notre ère, le sanscrit, langue supravernaculaire, va permettre la conservation de ces textes très populaires, d'une richesse et d'une variété inouïe, où la pensée centrale reste l'antagonisme entre création et destruction.

Parmi les divinités nombreuses, on trouve trois dieux prépondérants: Brahma, le créateur du cosmos (devenu surtout un vague bienfaiteur, quelqu'un qui exauce les voeux); Vishnu, l'immanent, qui est le protecteur et l'axe de l'univers; et enfin Shiva le destructeur (maître du Temps et des énergies), dont la composante sexuelle est symbolisée par le linguam, sorte de pilier phallique témoignant de la pérennité de la création.

Lorsque l'équilibre du monde est en danger, Vishnu apparaît sur la terre selon différentes formes humaines ou animales qui sont autant de réincarnations et de métamorphoses, appelées avatara (d'où découle d'ailleurs le terme français « avatar » qui veut désigner une mésaventure fâcheuse!).

L'objet de cet article est la représentation du singe Hanumãn qui apparaît dans l'épopée de Rama (Ramayana). Ce récit dont il faut faire état débute avec la transformation (avatara...) de Vishnu en un prince modèle, Rama, destiné à succéder au roi d'Ayodhyã, au nord du Gange, près de l'Himalaya. Rama reçoit, depuis une sorte de naissance à caractère divin, une éducation comme prince héritier et un apprentissage ascétique, fait de désintéressement et de haute vertu, et qui comportera un long exil. Pendant cette période de privation, Sitã, son épouse semi-divine, est enlevée par le roi tyran-

nique de Lankã (Ceylan); c'est ici l'extrême sud par rapport à l'autre royaume: le nord est toujours supérieur au sud dans ces poèmes épiques et cette structure est en fait parallèle à l'opposition ciel-enfers.

Commence une folle quête qui conduit Rama en direction du sud. Il rencontre le singe Hanumãn et celui-ci devient le symbole d'une fidélité absolue à Rama (cette confiance absolue dans une divinité s'appelle, dans le contexte piétiste hindou, une bhakti). Le chef des singes met ses troupes à la disposition de Rama et sa loyauté pour celui-ci le dote dès lors de pouvoirs fabuleux, comme voler, devenir géant ou minuscule, peser lourd ou devenir aussi léger qu'une plume.

Lorsque la cachette où la princesse est séquestrée est enfin localisée, Hanumãn, à qui Rama a confié son propre anneau, va d'un bond prodigieux au dessus de la mer parvenir jusqu'à Sita et lui remettre secrètement la bague, gage de l'arrivée de l'époux. Pendant le combat entre Rama, son armée de singes et les ennemis, un des frères de Rama est grièvement blessé: le médecin royal envoie Hanumãn chercher une plante médicinale sur une certaine montagne. Incertain de reconnaître la plante, Hanumãn rapporte en volant dans les airs la montagne tout entière, jusque sur le champ de bataille.

Après une dernière épreuve, destinée à prouver que la belle épouse, qui a vécu chez un étranger, est bien restée intacte et pour dissiper le moindre doute quant à sa vertu, la nature divine du couple princier éclate aux yeux de tous. Rama peut retourner triomphalement dans son royaume et son gouvernement - le règne de Rama ou Rama Rajya - sera de nombreuses années exemplaire, devenant un modèle politique, mythique bien sûr, et qui fut souvent évoqué par Gandhi,

Pourquoi des singes dans cette histoire? Ils sont considérés comme des êtres puissants et rapides, et apparaissent parés de vertus écologiques, luttant sans armes ou se servant seulement d'arbres déracinés et de rochers. Hanumãn en tête, les singes vont témoigner d'un dévouement inébranlable et d'une réelle dévotion qui s'adressent autant au prince royal qu'à l'avatara de Vishnu qu'il représente. Ils font ainsi montre de valeurs de renoncement et de sacrifice de soi. Dans les temples dédiés à Rama, on représente Hanumãn les mains jointes face au dieu qu'il soutint.

Cependant, encore actuellement et presque partout dans l'Inde, le singe Hanumãn a d'innombrables sanctuaires qui le consacrent protecteur des lieux où ce culte lui est rendu.

Comme dans sa représentation en bronze illustrée ici, il figure classiquement comme un personnage qui court, sans armes, avec dans la main la montagne ou la plante médicinale, et en dessous de lui, un démon, représenté en tout petit, qu'il foule aux pieds. La conscience hindoue retient des singes leur végétarisme et qu'ils sont non-violents, c'est-à-dire contre la violence irraisonnée.

Les bronzes indiens, pour la plupart réalisés en cire perdue, représentent les princes royaux, les principales divinités du panthéon brahmanique, des épopées comme surtout celle du Rãmãyana, et des saints vishnuites ou shivaites. Les rares bronzes de la première époque commencent à copier trait pour trait la statuaire en pierre. Les statues, parfois de grande dimension, sont retravaillées au burin et des attributs sont parfois ajoutés après la fonte, sertis ou brasés. Une grande audace doit être reconnue à beaucoup de ces fondeurs, qui donnent aux personnages une position de danse, dynamique et légère, debout sur une jambe.

Dr Alain de MEEUS d'ARGENTEUIL



L'objet du prochain article

Le sida et le retour de la peur

Le Docteur Jean-Louis Goens, dermatologue aux multiples talents, a écrit un texte intitulé « Littérature et maladies de la peau » qui fait partie d'un ouvrage collectif sur l'histoire de la dermatologie française. Cet ouvrage, dont les coordinateurs sont les Docteurs WALLACH et TILLES, sera publié dans le cadre du Congrès Mondial de Dermatologie qui aura lieu en juillet 2002 à Paris.

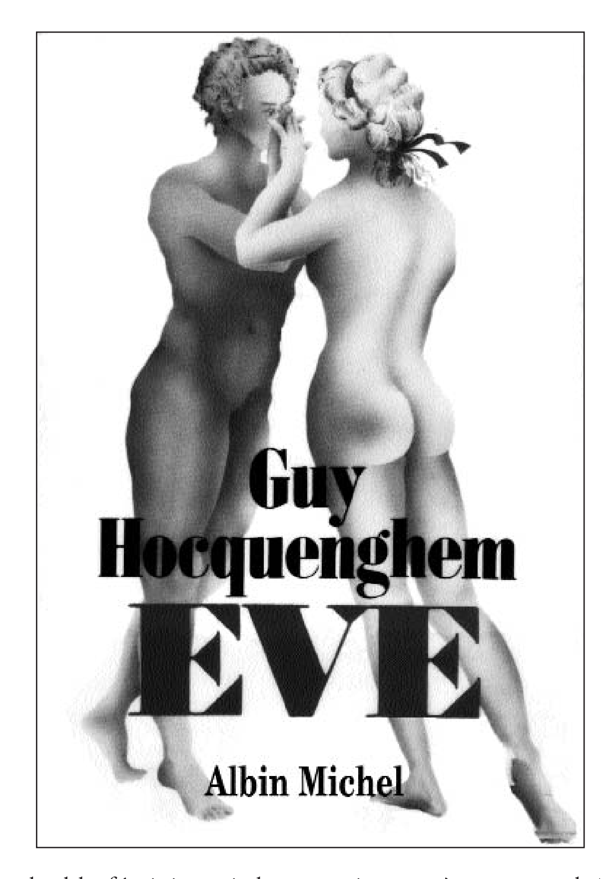
Avec la permission de Jean-Louis Goens, nous en avons déjà publié un extrait dans notre numéro de Nöel 99 : «Monstres et Lépreux». Nous vous proposons cette fois une réflexion sur le SIDA, un travail particulièrement documenté, qui passe en revue la littérature contemporaine sur ce sujet.

Parmi les maladies vénériennes, c'est sans conteste la syphilis qui a atteint la dimension culturelle la plus mythique et qui fut la plus grande maladie littéraire de tous les temps. Sa régression après 1945, avec la découverte de la pénicilline, a entraîné bien évidemment sa raréfaction littéraire.

Au début des années '80, le Sida allait reprendre ce rôle. Son impact littéraire du Sida, si l'on excepte les œuvres de propagande prophylactique, se manifeste essentiellement chez des écrivains sympathisant avec les homosexuels (souvent homosexuels eux-mêmes), en particulier les Américains désirant briser la conspiration du silence et sensibiliser le public à leur désarroi en faisant appel à la compréhension et à la tolérance.

Dans la littérature francophone, un des premiers ouvrages centrés sur le Sida fut en 1987 "La gloire du paria" de Dominique Fernandez. Ce court roman tout en dialogues évoque les conséquences de l'apparition du Sida sur la relation d'un couple d'homosexuels parisiens. La principale originalité de cet ouvrage est de présenter deux homosexuels de profil opposé : le plus jeune, encore étudiant, fait partie de la génération post-soixante-huitarde libérée qui exprime ouvertement sa différence « gay » et se sent bien intégré dans une société plus permissive ; le plus âgé, un écrivain de renom, atteint du Sida, trouve sa raison d'être dans la marginalité et ne se réalise qu'à travers une clandestinité entretenue un peu artificiellement. Il puise sa force créatrice dans "La gloire du paria" à l'instar de Charles Baudelaire ou de Jean Genet et rejoint les préoccupations d'artistes des générations antérieures à propos d'une certaine « modernité » romantique qui paraît actuellement anachronique.

"Eve" de Guy Hocquenghem (1987), décédé depuis, est une autre réussite d'une tonalité toute différente. Adam, écrivain homosexuel d'une quarantaine d'années, a été contaminé par le Sida lors de ses multiples rencontres furtives dans le gay Paris nocturne. Il tombe amoureux d'Eve, sa propre nièce, une adolescente qui lui ressemble étrangement et qui est en réalité sa sœur jumelle, résultat de manipulations génétiques. Adam est finalement hospitalisé à la Salpêtrière dans la section des sidéens (qui a remplacé la section des syphilitiques chère à Barbey d'Aurevilly). Eve, enceinte et miraculeusement non contaminée, accouche d'un garçon à la Salpêtrière, au moment précis ou Adam y rend le dernier soupir.
Ce roman est plus une métaphore mythologique qu'une simple œuvre de science-fiction biologique. Le thème en est celui du mythe de Narcisse. La structure de l'œuvre est rigoureusement circulaire : Adam est un bel homosexuel égocentrique, amoureux de lui-même, de



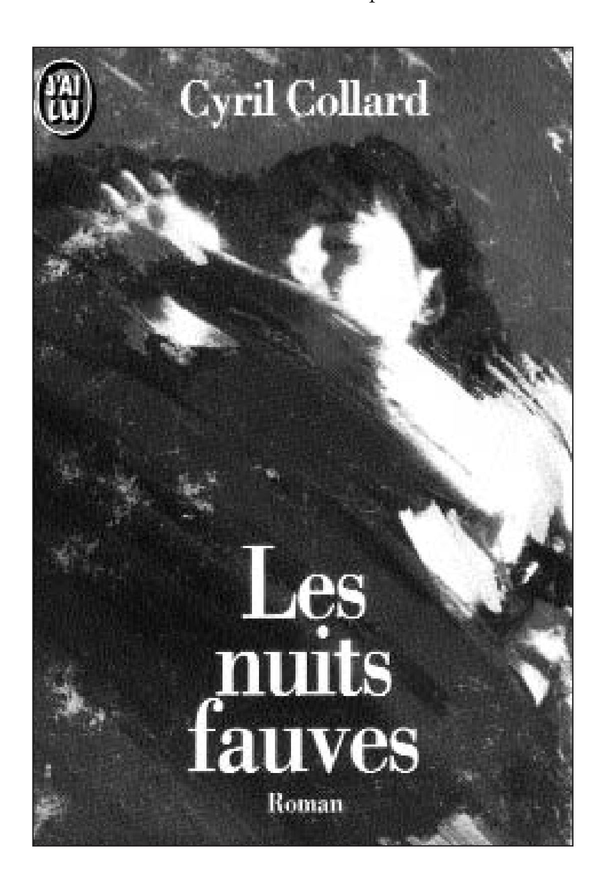
son double féminin qui donne naissance à un nouvel Adam au moment précis où celui-ci meurt. Grâce aux manipulations génétiques, il peut s'aimer hétérosexuellement, se reproduire presque parthénogénétiquement et surmonter les obstacles de

l'image, du temps, de la différence de sexe et de la mort pour se contempler éternellement.

Le Sida, maladie mortelle résultant du comportement immodéré d'Adam, constitue le prix à payer pour son immortalité, car à cette fin il doit se reproduire sexuellement et la mort est le tribut de la reproduction sexuée. Le Sida est donc ici la rançon de l'éternelle jeunesse d'Adam-Narcisse.

A côté de ces deux romans, « Les nuits fauves » de Cyril Collard (1989) fit figure d'œuvre mineure au moment de sa sortie. Le personnage principal, cinéaste parisien d'une trentaine d'années, trouve son plaisir dans les rencontres homosexuelles nocturnes anonymes, brèves et violentes. Il ne dédaigne pas pour autant les jeunes filles et séduit une adolescente de 17 ans qui va l'aimer à la folie, s'accrochant à lui par tous les moyens. Il semble cependant fort peu se préoccuper d'elle : il la prend et la rejette suivant son humeur et ne se soucie guère de la prévenir qu'il est séropositif.

Ce roman raconte la lente descente aux enfers d'un couple qui s'aime dans la douleur et le déchirement et constitue un document haut en couleurs sur « les nuits fauves », les activités nocturnes du milieu homosexuel parisien.



Mais l'événement littéraire, du moins sur le plan médiatique, en relation avec le Sida, fut la publication en 1990 du roman autobiographique d'Hervé Guibert, « A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie ». L'auteur, un écrivain parisien homosexuel dans la trentaine, est atteint du Sida. Il rapporte avec courage et lucidité en des pages émouvantes, « écrites avec son sang », l'implacable progression de son mal. La proximité de la mort et la connaissance de la douleur lui procurent un sentiment de maturité anticipée, de vieillissement précoce, de lucidité accentuée.

Par ailleurs, tout comme les écrivains romantiques tuberculeux, il se lance avec frénésie dans l'écriture, car le temps lui est désormais compté.

Toutefois, à côté des pages émouvantes où il note l'évolution de sa maladie et celles, plus sereines, où il évoque les conséquences de celle-ci sur sa perception et son activité littéraire, il en est d'autres nettement plus déplaisantes. Car Guibert se montre méchant et cruel face à tout ce qui ne concerne pas son mal ou ses préoccupations. Ainsi son ami Michel Foucault apparaît dans ce livre sous les traits de Muzil. Rien n'est épargné au lecteur, ni les détails des mœurs homosexuelles de Muzil, ni la relation pénible de son agonie, alors que Foucault s'est toujours montré discret tant sur son homosexualité que sur son Sida. L'emploi d'un pseudonyme est ici ambigu, car Foucault est aisément reconnaissable et l'auteur semble ainsi vouloir se ménager une marge de fiction dans la narration de faits réels, alors que rien ne permet de la distinguer dans son récit.

Par son caractère autobiographique et ses indiscrétions, ce roman à clés connut un certain succès d'estime et de scandale, décuplé lorsque Guibert apparut à l'émission télévisée littéraire « Apostrophes », amaigri, prématurément vieilli, parlant ouvertement de son Sida et annonçant qu'il cessait d'écrire. Des dizaines de milliers de lecteurs lui témoignèrent leur sympathie et l'encouragèrent à reprendre la plume.

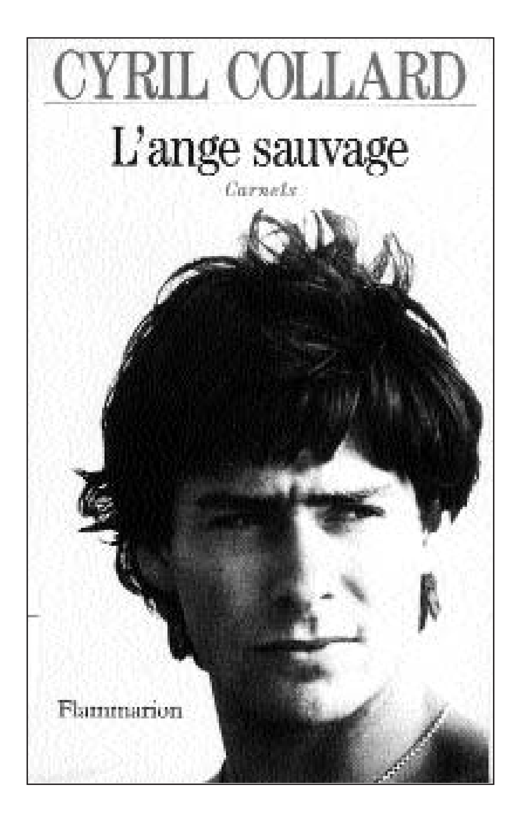
Un an plus tard paraissait "Le protocole compassionnel", cette suite qu'il ne voulait pas faire. Le ton de l'ouvrage oscille entre l'allégresse et le désespoir qui sont ceux d'un homme atteint par un mal qui le sublime et le dévore en même temps.

Moins féroce et cruel que dans l'ouvrage précédent, l'auteur se complaît cependant ci dans une sorte d'exhibitionnisme narcissique, autre forme de son égocentrisme tapageur. De l'émission télévisée au tournage d'un film, Guibert est obsédé par son image, qu'il fixe constamment sur vidéo. Il envisage même de poser pour une série de toiles intitulées « Nu malade du Sida » et proclame : « J'ai toujours su que je serai un grand écrivain », se comparant un peu hâtivement, à Rimbaud et Raymond Roussel.

C'est là, malheureusement que réside l'ambiguïté de Guibert, au même titre que celle des protagonistes de Cyril Collard, Guy Hocquenghem, voire Dominique Fernandez. Ces récits-confessions à la première personne émeuvent par la confrontation directe du lecteur avec un homme qui souffre, lutte, se dépasse et vit de l'intérieur tout ce qu'il relate, mais irritent par le caractère égocentrique des narrateurs, leur autocomplaisance narcissique ou exhibitionniste, leur mépris, leur indifférence féroce pour tout ce qui ne concerne pas leur maladie, leurs passions ou leurs préoccupations, à l'inverse, précisément, des écrivains tabétiques.

Malgré cette dualité malsaine, ces premiers romans du Sida introduisent quelques beaux thèmes littéraires : « La gloire du paria », les mythes de Narcisse, de Faust et de Don Juan, la connaissance de la maladie et de la douleur comme stimulant artistique, la frénésie créatrice et la maturité anticipée provoquée par la proximité de la mort. Ils se caractérisent en outre

par une médicalisation extrême, des descriptions hyperréalistes des milieux hospitaliers et l'utilisation d'un langage médical précis, qui montre que leurs auteurs sont informés et concernés.



Après ces récits-confessions, le premier vrai roman du Sida, où celui-ci crée un climat sans projeter un personnage atteint à l'avant-plan, a été « Les quartiers d'hiver » de Jean-Noël Pancrazi (Prix Médicis 1990). Le Sida n'est jamais cité une seule fois mais est omniprésent : les protagonistes l'appellent « le mal mauve », « pour lui donner une teinte de vêpres et de printemps froid », car il est le poison lent qui s'instille partout, l'hiver qui fige la jeunesse, la mort qui frappe au cœur de la vie. Ces protagonistes qui sont des homosexuels et des marginaux qui fréquentent un bar de nuit, « Le Vagabond ». Il fut une époque « printanière » où tout n'y était que fêtes perpétuelles, joie de vivre, passions exacerbées, rencontres multiples, enthousiasme juvénile, jouissance frénétique de la vie. Mais en cet hiver, qui est aussi le dernier de l'établissement avant sa fermeture, le « mal mauve » frappe sans discernement parmi les jeunes. Ceux qui sont atteints disparaissent discrètement pour prendre leurs « quartiers d'hiver » ailleurs, dans un village espagnol ou près d'un canal hollandais. Ceux qui restent tentent de s'accrocher aux souvenirs des jours enfuis, ou de faire comme si de rien n'était, mais leurs gestes, autrefois spontanés, composent à présent un ensemble de rituels et de postures, figés par le gel qui s'installe. Cette ambiance crépusculaire, hivernale, funèbre, cette lente agonie inspirée par « le mal mauve » imprègne avec une rare beauté macabre ce texte ; comme dans les plus belles œuvres de la peste, la mort mène un bal, donne le ton et guide le mouvement. Cette mort n'est pas perçue comme honteuse ou révoltante, comme une malédiction ou une punition, mais est acceptée avec fatalisme, comme un événement inexorable.

Nettement moins convaincante est la tentative de Pierre Boulle, qui a envisagé les enjeux commerciaux du Sida dans une fable moderne, “Le malheur des uns…” (1990). Malheureusement, ce texte, par son caractère gratuit et superficiel, ne parvient pas à sensibiliser ou à porter à réflexion.

Yves Navarre, décédé depuis, a lui aussi écrit un roman sur le Sida, « Ce sont mes amis que vent emporte » (1991). Il y relate, sous forme d'un journal, les derniers jours d'un couple atteint, un sculpteur et un danseur. Mais ce texte, qui revêt l'aspect désormais bien connu d'un récit-confession, est versé dans le même moule que ses prédécesseurs, et n'apporte donc rien de neuf.

Le 27 décembre 1991 décédait Hervé Guibert, âgé à peine de 36 ans. Il laisse quelques œuvres posthumes marquées, tout comme sa vie, par « l'inachèvement ». Le grand succès médiatique qu'a rencontré Hervé Guibert avait totalement éclipsé le roman « Les nuits fauves » de Cyril Collard à sa sortie. Guibert était, il est vrai, déjà un écrivain consacré au moment de la parution de “A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie”. Mais Cyril Collard, cinéaste qui avait fait ses preuves, allait ravir l'avant-plan début 1993 avec la sortie d'une version filmée de son roman, dont il a assuré lui-même le tournage et où il interprète son propre rôle. Rencontrant un succès considérable auprès du public jeune, « Les nuits fauves » est devenu un film-culte de la nouvelle génération.

Cyril Collard est mort le 5 mars 1993, trois jours avant la cérémonie des Césars pour laquelle son film a obtenu sept nominations et quatre récompenses, entrant ainsi de plain-pied dans la légende.

La littérature du Sida s'est malheureusement essentiellement manifestée ne 1993 par de nombreuses œuvres posthumes, que l'on perçoit parfois un peu trop opportunément exploitées par les éditeurs : «Le paradis» d'Hervé Guibert est sorti sous une forme manifestement fragmentaire, sans que l'auteur ait en le temps d'en structurer la fin ; les carnets de Cyril Collard (« L'ange sauvage », choix de titre éminemment médiatique) ou de Gilles Barbedette, écrivain et éditeur décédé en 1992 (« Mémoires d'un jeune homme devenu vieux ») sont rassemblés et édités à la hâte. Ce n'est plus seulement une écriture, mais également une publication « contre la montre ». Des textes plus homogènes mais plus anciens apparaissent aussi dans ce flot, tel le journal du publisciste Bertrand Duquénelle, décédé en 1991, «l'Aztèque», c'est-à-dire l'auteur lui-même dès le moment où il est traité par l'AZT, qui décrit, suivant un scénario désormais caractéristique, la maladie et la mort de son ami, puis l'évolution de son propre mal. Il rejoint l'opinion d'Hervé Guibert et de Gilles Barbedette lorsqu'il constate : “In extremis, n'écrivons-nous pas tous le même livre : le même misérable livre, littéraire pour ne pas faire morbide, impudique pour faire sincère, elliptique pour ne pas avoir l'air de se plaindre, féroce pour se persuader qu'on existe, livre d'anecdotes cruelles, lapsus de médecins, lâcheté et lâchages, fuites, parisianisme, ruses tordues pour se dédouaner, masochismes divers, aveux, poses, soupirs… Le lecteur sans doute n'a pas mérité d'avaler ce pus. Las ! Dans l'urgence, çà sort comme çà vient. Ca vient bien, çà vient mal ». Ce constat correspond à l'impression que laisse cette première décennie de littérature du Sida.

Dr Jean Goens



Images de l'Olympisme

Dans le cadre des manifestations sportives et culturelles de l'EURO 2000, le Musée des Beaux-Arts de Charleroi présente l'exposition «Images de l'Olympisme», organisée en collaboration avec le Musée Olympique de Lausanne.



Ben Vautier. "Life is competition" - Lithographie
Coll. Musée Olympique Lausanne C° Ben. Sabam. Belgium 2000

"Images de l'Olympisme", exposition organisée à Charleroi, a pour objectif de présenter deux séries de lithographies originales réalisées par des artistes contemporains en vue de célébrer les Jeux de Munich de 1972 et le centenaire de la fondation du Comité International Olympique en 1894.

Accompagnant ces séries, les deux ensembles de 40 affiches historiques des jeux d'Hiver et des Jeux d'été seront présentés dans l'espace Destrée.

Les affiches des jeux

Le Comité International Olympique s'est appliqué à unir l'art et le sport dans l'esprit de l'idéal antique. Ainsi, dès les Jeux de 1912 à Stockholm et jusqu'en 1948, des concours d'art ont eu lieu à côté des concours sportifs. Par la suite, un festival des arts a été organisé aux Jeux.

Dans ce contexte, lors des J.O. de 1972, la ville de Munich réalisa une synthèse entre les domaines sportifs et artistiques.

En effet, lors de sa fondation en 1966, le Comité d'organisation opta pour une conception homogène de l'image de marque visuelle des Jeux de la XXe Olympiade. Une gamme étendue d'affiches devant remplir plusieurs rôles fut ainsi mise au point.

Le graphiste Olt Aicher, Directeur de l'école de graphisme d'Ulm, fut choisi pour concevoir l'affiche officielle et pour élaborer l'ensemble des pictogrammes destinés à la signalisation. Son style marqua d'une empreinte forte l'esthétique des années 70. L'ensemble très réussi a suscité une entreprise semblable chez les créateurs des J.O. de Montréal (1976) et de Los Angeles (1984), dont les pictogrammes s'inspirèrent de ceux de Munich.

Parallèlement à cette ligne artistique, une série d'affiches fut conçue par différents artistes de renom pour le festival olympique des arts. Le comité olympique estima souhaitable que l'on fasse aussi appel à des artistes provenant de onze pays différents afin d'intégrer des tendances artistiques très variées. Ces affiches ont pour but de souligner l'orientation des J.O., de la ville et du pays organisateur vers les Beaux-Arts.

Suite Olympique du Centenaire

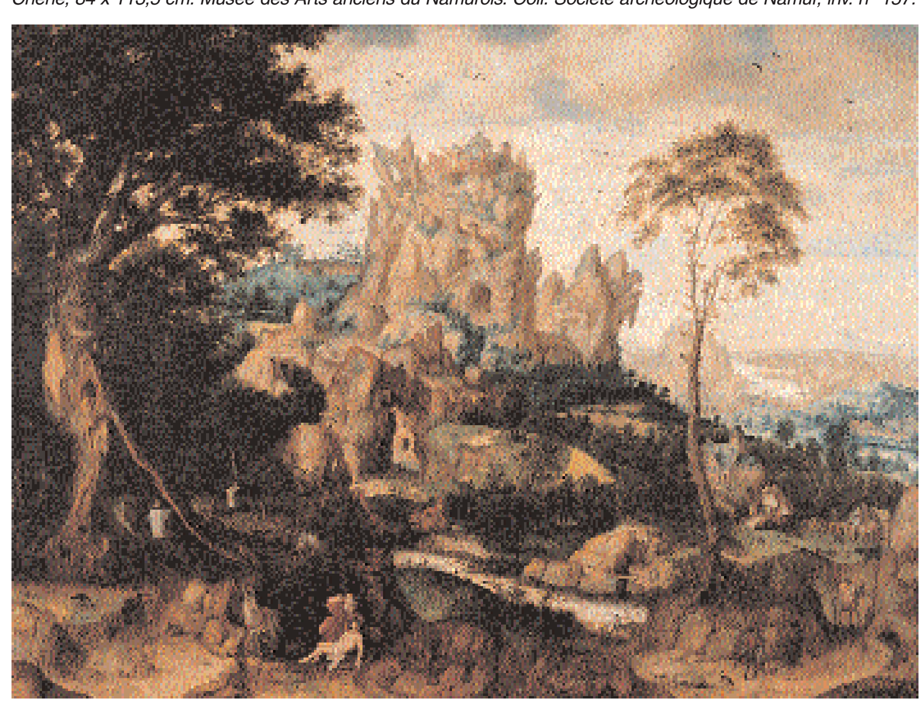
A l'occasion du centenaire du Comité International Olympique, deux prestigieux critiques d'art français ont été chargés de créer la «Suite Olympique de Lausanne». Leur mission fut de réunir une cinquantaine d'artistes susceptibles d'exprimer à eux seuls les multiples facettes de la création artistique au long des cinquante dernières années.

Comme pour Munich, il s'imposait de choisir des artistes de tous horizons en leur offrant de travailler sur un support bidimensionnel. L'Europe et les Etats-Unis sont, bien entendu, largement représentés mais les autres régions du monde (Liban, Argentine, Japon, Corée,...) n'ont pas été oubliées. Tous ces artistes ont été retenus parce qu'ils avaient apporté une contribution au milieu artistique dans lequel ils vivent et à l'Histoire de l'Art.

L'exposition est accessible du 19 avril au 28 juin 2000
Musée des Beaux-Arts - Hôtel de Ville
Place Charles II - 6000 Charleroi - Tel : 071 / 86.11.36
E-Mail : mba@charleroi.be
Ouvert de 9h00 à 17h00 du mardi au samedi

Autour de Henri Blès

Un artiste bien mystérieux pour une oeuvre reconnue de tous, tel pourrait être le titre de l'exposition visible jusqu'au 1er novembre 2000 et consacrée au peintre mosan Henri Blès



Henri Bles, Paysage avec la parabole du Bon Samaritain - Début seconde moitié du XVIe siècle. Chêne, 84 x 113,5 cm. Musée des Arts anciens du Namurois. Coll. Société archéologique de Namur, inv. n° 157.

L'œuvre du peintre Henri blès est plus connue que sa biographie. Effectivement, on ne peut situer précisément son lieu de naissance : c'est sans doute entre Dinant et la petite ville toute proche, du nom de Bouvignes. Il en est de même pour sa date de naissance, vaguement située vers la fin du quinzième siècle. Les certitudes s'établissent quand Henri Blès suit l'exemple de son aîné Joachim Patenier, également d'origine mosane, en s'installant à Anvers.

Il fut actif durant le second quart du seizième siècle à Anvers et certains l'identifient avec Henri de Patinier, franc-maître à la Gilde de Saint-Luc à Anvers en 1535. Ensuite, il aurait vécu en Bohème ou plus certainement en Italie où son nom est encore fort véhiculé durant la fin du seizième siècle. Il est par ailleurs fournisseur des milieux humanistes proches de la Réforme et des cours les plus novatrices de l'Italie (Ferrare, Florence, Parme et Venise). Il exporte fréquemment ses oeuvres. Enfin, on le dit enterré dans l'église San Giacopo à Ferrare, où il serait décédé en 1567.

Henri Blès reçoit souvent le surnom de Civetta (chouette). Ceci serait dû à l'habitude du peintre d'introduire une petite chouette dans ses tableaux. Cependant, ce symbole ne peut être perçu comme une signature à part entière car d'une part, il n'est pas systématique chez le peintre, d'autre part plusieurs artistes utilisèrent ce signe. Quoi qu'il en soit, ses surnoms se multiplièrent : Met de Bles, De Bles, Blesius, Henrico da Dinant et donc aussi de Civetta.

Une œuvre novatrice et complexe

Outre une fidélité presque sans faille à des sujets religieux, les œuvres de Blès se caractérisent par des compositions souvent similaires. Le peintre accumule les plans, ajoutant de la perspective à ses œuvres. Celles-ci suivent un dégradé de couleurs entamé par des teintes terreuses pour le premier plan, en passant par des verts dans les plans intermédiaires pour fermer son tableau par des fonds bleutés et lumineux, soulignés de reflets jaunes et rougeâtres.

Ce choix de couleurs lui permet de diminuer les contrastes entre les différents éléments d'un même plan. Ainsi les détails se confondent et sont de moins en moins lisibles avec l'éloignement dans l'œuvre.

Le peintre n'hésite pas non plus à reprendre un même élément dans plusieurs tableaux. Il n'est pas rare de retrouver de l'une à l'autre œuvre le même chêne au

tronc fendu ou un frêne isolé, voire des rochers à la stabilité précaire et aux aspérités saillantes.

Des paysages humanisés

Le paysage d'Henri Blès n'est pas intact de la main de l'homme. Effectivement, le peintre compose en chaque tableau « une reconstruction de l'univers tout entier ». On y retrouve réunis la montagne et la mer, les forêts, les campagnes et villes, reliés par les hommes s'appliquant à des activités propres à ces paysages. Ces compositions où Henri Blès fait sa « révolution copernicienne » en inversant le rapport traditionnel entre les personnages et le paysage sont appelées «paysages cosmiques». Ces derniers regroupent des « saynettes » découpant les divers plans du tableau. Il s'agit de personnages, isolés ou en groupes, aux allures orientales et aux vêtements colorés.

Ces individus s'articulent autour d'un axe oblique, traversant le tableau et offrant à ce dernier une dynamique soulignée par des êtres enchevêtrés, en plein mouvement et parfois figurant plusieurs fois dans une même composition, dans des positions successives suggérant un geste, un mouvement.

Abondante et variée, son œuvre qui constitue un maillon indispensable entre les maniéristes anversois, Bruegel et les paysagistes de la fin du seizième siècle reste encore largement à découvrir. On retient en particulier certains sujets qu'il traita à de multiples reprises : les Travaux de la mine (Florence, Prague, Graz, Vaduz et Budapest), la Montée au calvaire (Rome, vienne, Princeton, Parme), le Paysage avec la parabole du bon Samaritain (Namur, avec date apocryphe) ; Les disciples d'Emmaüs (Anvers, Vienne, Los Angeles) et des suejts plus rares : le Paradis terrestre (La Haye), Isaac bénissant Jacob (Innsbruck), Paysage avec l'histoire de David et Bethsabée (Boston), Paysages avec le sacrifice d'Abraham (Cincinnati).

Autour de HENRI BLES, exposition internationale

Du 13 mai au 1er novembre 2000
Musée provincial des Arts anciens duNamurois
Hôtel de Gaiffier d'Hestroy, 24
Rue de Fer, 24 - 5000 Namur
Tel : 081/22.00.65 – Fax : 081 / 22.72.51
E-mail : musee.arts.anciens@province.namur.be
Prix : 200 frs pour adultes individuels
100 frs pour groupes, étudiants, 3ème âge
Gratuit en dessous de 12 ans

Exposition ouverte tous les jours (même le lundi) de 10h00 à 18h00 sans interruption
Pendant la durée de l'exposition, la S.N.C.B. met à la disposition du visiteur une B-Excursion comprenant le prix du trajet et l'entrée à l'exposition
Visites guidées sur demande.

Langelez Olivier
D'après la farde de presse de l'exposition

Henri Bles, La Conversion de Saint Paul. Chêne, 111 x 142 cm.
Musée des Arts anciens du Namurois. Coll. Province de Namur, œuvre acquise avec l'aide de la Présidence du Gouvernement wallon.



Maurice Wyckaert "Traité du paysage"

Maurice Wyckaert n'était pas directement impliqué dans le mouvement Cobra mais a repris le flambeau de la spontanéité. Une exposition lui est consacrée par le Provinciaal Museum voor Moderne Kunst d'Ostende jusqu'au 25 juin 2000

Après avoir quitté l'Académie de Bruxelles en 1948, Maurice Wyckaert (1923-1996) ne s'est pas rallié immédiatement à Cobra, le mouvement qui vit alors le jour à Paris. Il débute avec des natures mortes, sous l'influence de Jean Brusselmans. Une abstraction progressive et un intérêt croissant pour le rythme le conduisent à ses premières oeuvres non-figuratives. A partir des années soixante, il commence à alléger ses paysages. Dans une dernière phase, amorcée dans les années septante, de grandes taches légères apportent à son univers paradisiaque une insondabilité mystique.

L'époque du Taptoe

Avec Clara et Gentil Haesaert et avec Ernest Wyens, il fonde à Bruxelles en 1954 le Taptoe, une petite oasis artistique qui deviendra un lieu de rencontre ouvert aux talents belges et étrangers. Walter Korun et Serge Vandercam en sont le moteur et, en deux ans d'existence, le "Taptoe" réunit, entre autres, Jorn, Walasse Ting, Enrico Baj, Pierre Alechinsky, Hugo Claus, Roel et Reinhoudt d'Haese. Le Danois Asger Jorn, surtout, a fortement impressionné Wyckaert. Les deux artistes sont devenus très amis et, ensemble, ont vécu activement les timides débuts de l'Internationale Situationiste.

Wyckaert a supprimé de son monde l'aspect tragique et anecdotique de l'humanité, un facteur qui, avant la guerre, avait fortement influencé la tradition paysagiste de l'Expressionnisme flamand. Ses toiles expriment la force vitale d'un monde toujours changeant. Malgré une approche panoramique, Wyckaert ne nous présente pas des paysages stables, bien ordonnés. Ses ciels tombent au premier plan, le sol s'ouvre et les éléments se mélangent en un fourmillement bigarré. Il réussit à donner un sens de l'harmonie à son monde instable, même si l'origine de cette harmonie n'est pas immédiatement perceptible par le spectateur.

Une vie internationale

Dès 58, Wyckaert participe à chaque biennale de Pittsburgh et en 1975, il représente la Belgique à la Biennale de Sâo Paulo. En 1963 et 1964, ses toiles font l'objet d'une rétrospective itinérante d'art belge qui passe par Washington, Denver, Los Angeles, San Francisco et St.-Louis. En 1969, ses oeuvres sont reprises dans des expositions d'art belge à Bagdad, Beyrouth, Bratislava et Prague. La fréquentation de l'atelier Clot, Bramsen et Georges, où il travaille lors d'un séjour à Paris à la Cité Internationale des Arts en 1971, fait voyager ses oeuvres jusqu'à Copenhague et Mexico.

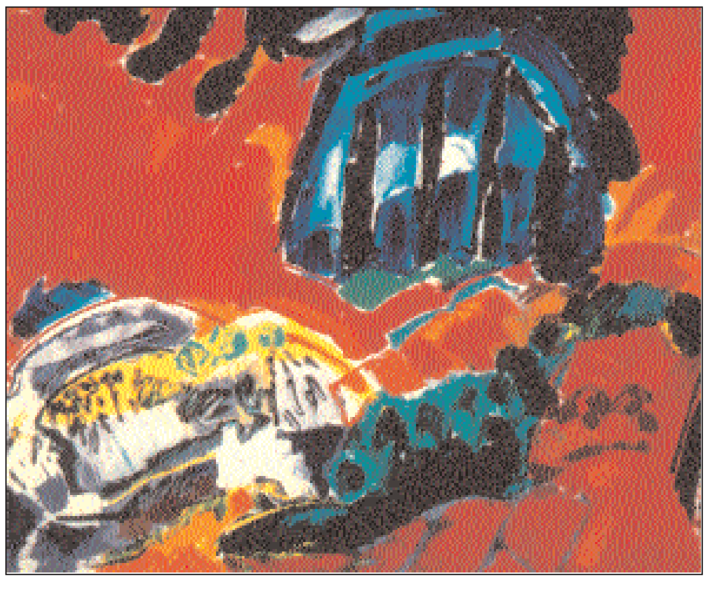
Outre ses toiles et ses oeuvres graphiques, Wyckaert réalise aussi des oeuvres monumentales. En 80, il dote d'une fresque Beit Alfa Kibbutz de Galilée. A Jérusalem, il décore un mur de la maison belge de l'université de Givat Ram. En Belgique, Wyckaert est, avec Mortier, l'un des participants au projet artistique du métro bruxellois.

Une présentation particulière de son oeuvre graphique, réalisée à l'atelier Bramsen à Paris, est également exposée.

Exposition accessible du 8 avril au 25 juin 2000 au PMKK (Provinciaal Museum voor Moderne Kunst)
Romestraat, 11 - 8400 Ostende - Tel : 059 / 50.81.18 – Fax : 059 / 80.56.26. Catalogue (français - néerlandais) : 1450 FB

Ouvert tous les jours de 10 à 18 h du 8 avril au 25 juin 2000 (fermé le lundi). Entrée 200 FEB (expositions combinées Antoine Mortier & Mario Molinari comprises)
Réductions aux ayant droit. Forfaits SNCB et DE LIJN

Langelez Olivier
D'après la farde de presse de l'exposition



Voyage en Tunisie

23 au 30 septembre 2000

Le Docteur Albert JORTAY se propose de vous emmener pour une exploration du nord de la Tunisie dans ses aspects les plus prestigieux correspondant aux périodes punique et romaine. Cela vous permettra de visiter CARTHAGE et son musée, les ruines de sa rivale UTIQUE et aussi DOUGGA la romaine et KERKOUANE la belle endormie.


SIDI BOU SAÏD. Une ancienne rue. (Photo M. Jortay)

Une visite au Musée du BARDO à TUNIS s'impose par sa collection unique de mosaïques qui sont magnifiquement disposées sur 4 étages et relatent la vie quotidienne des Carthaginois à l'époque faste de l'empire romain.
Le voyage sera également tourné vers les témoins du passé arabe de la Tunisie, avec la visite de KAIROUAN et de ses antiques mosquées.

Une excursion est prévue au CAP BON qui réunit les meilleurs vignobles du pays et donne accès à la belle côte rocheuse , en passant par des villes renommées pour leur artisanat comme NABEUL avec ses céramiques polychromes.

Un dîner de prestige dans la MEDINA de Tunis nous donnera l'occasion de rencontrer des confrères tunisiens tout en admirant les charmes de l'architecture arabo-andalouse.

Notre hébergement est prévu pour toute la semaine dans un bel hôtel de SIDI BOU SAÏD (appelé le St-TROP' tunisien) situé dans les environs de Tunis et agrémenté d'une piscine et avec un accès à la plage.


KAIROUAN. Zouia de ZIDI SAHAB (Mausolée du barbier). (Photo M. Jortay)

PROGRAMME

J1: BXL – TUNIS : arrivée le samedi en début d'après-midi, à l'aéroport de Carthage. Installation à l'hôtel de SIDI BOU SAÏD.

J2: CARTHAGE : visite des ruines et du musée de Carthage.

J3: UTIQUE : visite des ruines . Retour à TUNIS : musée du Bardo (mosaïques)

J4: CAP BON : excursion dans la péninsule ; visite de KERKOUANE (punique) retour par NABEUL (céramiques)

J5: SIDI BOU SAÏD : visite du palais Erlanger (architecture andalouse)

L'après-midi est libre.

J6: KAIROUAN : visite de la Grande Mosquée antique aux 125 colonnes romaines et de la zaouia de Sidi Sahab (dite mausolée du barbier). Tour dans les ateliers de confection de tapis très renommés .

J7: DOUGGA : visite des ruines romaines. Retour par THUBURBO MAJUS (capitole, thermes d'été).

L'après-midi est libre.

J8: TUNIS – BXL : départ le samedi matin pour l'aéroport de Carthage .

CONDITIONS

• maximum 30 personnes.
• prix: 42.000 BEF (chambre double), 45.000 BEF (chambre simple), comprenant l'avion, le logement, les repas, l'autocar climatisé et les visites de musée.

Dr Albert JORTAY,
organisateur et accompagnateur


KAIROUAN. La grande Mosquée. (Photo M. Jortay)

Jubilaires 2000

A chaque printemps, tradition oblige, nous nous réunissons pour féliciter les Confrères et Consœurs qui pendant 50 ou 60 ans se sont dévoués à cette vocation et cette profession dont l'unique objet est l'homme malade. Certains n'ont pu être des nôtres pour des motifs de santé ou autres, qu'ils ne soient pas oubliés pour autant : ce sont les docteurs René Baerts, Jean de Mees, Robert Derriks, Paul Dewinne, Gabriel Philippart, Marcel Rémion, Maria Rohonzinska. Nous allons donc tenter en quelques mots d'évoquer la carrière de chacun d'entre vous. Vous qui fûtes nos aînés, nos maîtres, nos guides. Nous publions en première partie les curriculum Vvtae des confrères qui ont 60 ans de diplôme.



Le docteur Henri DENOLIN,

Le docteur Henri Denolin est diplômé de l'ULB en 1939. Licencié en éducation physique en octobre de la même année, il se lance avec passion dans la recherche de la compréhension du fonctionnement normal et pathologique du cœur et des poumons, au sein du laboratoire du Professeur Pierre Ryland.

Cette passion lui est apparue tout en étant encore étudiant et en fréquentant le laboratoire de médecine expérimentale des professeurs Paul Govaerts et Jean Lequime.

De cette époque date sa participation aux publications sur le débit cardiaque. Du fait de la fermeture de l'université en 1942, il retourne dans le service du Professeur Paul Govaerts en qualité d'assistant et plus tard, il y sera chef de département de cardiologie.

En 1961, sa thèse consacrée à l'étude des répercussions cardio-pulmonaires de l'effort physique chez le sujet normal et pathologique lui permettait d'acquérir le titre d'Agrégé de l'Enseignement Supérieur. Sa compétence, son sens clinique, sa qualité de chercheur (n'a-t-il pas introduit en 1947 le cathétérisme cardiaque ?) l'ont conduit comme professeur à l'Institut d'Education Physique, à l'Institut du Travail et à la Faculté de Médecine, d'autre part, comme Directeur et Fondateur du Centre de Cardiologie du Travail, du Sport et de Réadaptation.

Le docteur Henri Denolin est également l'auteur de nombreuses publications. Il a été élu Président du Conseil de Réadaptation et Membre du Conseil Scientifique de la Société Internationale de Cardiologie, Président de la Société Européenne de Cardiologie et Docteur Honoris Causa des universités de Cordoba, de Picardie et de Bordeaux.

De sa forte personnalité se dégage également un sens humain très profond, que nous avons pu constater particulièrement lors des appels en consultation au chevet de nos patients atteints d'infarctus du myocarde.

Docteur Denolin, au nom du Collège des Médecins, nous tenons à vous féliciter pour cette brillante carrière qui a largement contribué au rayonnement de l'école de cardiologie de notre université.

•••



Le docteur Albert DRYMAEL,

Le docteur Albert Drymael, né en 1914, fait de brillants études à l'ULB et est diplômé en 1939 avec la plus grande distinction. Il se spécialise alors en ORL et la compétence qu'il acquiert, particulièrement en chirurgie du larynx et en pathologie de la voix, lui vaut de devenir Chef du service d'ORL à l'Hôpital de St-Gilles ainsi qu'à la Clinique Antoine Depage. Ses qualités dans le domaine de l'expertise médico-légale sont aussi largement reconnues.

Auteur de nombreuses publications scientifiques et d'un Précis de Phonétique, il est, lors de la création de la VUB, nommé titulaire de l'enseignement de l'ORL à notre université néerlandophone bruxelloise, ceci grâce aussi à son parfait bilinguisme. De plus, il enseigne à la

licence spéciale en ORL jusqu'en 1981 et le professeur Drymael est élu président de la Société belge d'ORL en 1979.

Si cette belle carrière de clinicien et d'enseignant mérité déjà notre admiration, le Collège des Médecins a pu apprécier tout particulièrement un autre aspect très attachant de la personnalité du confrère Drymael, celui de ses multiples talents artistiques. Excellent peintre, il contribue régulièrement au succès des expositions de médecins-artistes organisées par le Collège et en a remporté le premier prix il y a quelques années. Il nous a, de plus, gracieusement offert l'œuvre primée qui orne depuis lors nos locaux. Musicien passionné aussi, et pianiste de talent il est, lorsque nous souhaitons agrémenter nos assemblées générales ou nos journées d'automne d'un concert, notre conseiller très éclairé, quand il n'est pas lui-même l'artiste qui se produit pour notre plus grand plaisir.

Pour toutes ces raisons, le Collège vous remercie, cher collègue Drymael, et espère vous voir actif encore longtemps, vous que ne semble pas ébranler le nombre des années.

•••



Le docteur Raymond QUACKELS

Le docteur Raymond Quackels est né à Etterbeek en 1914. Après ses études moyennes à l'athénée d'Ixelles, alors réputé pour sa qualité, il entame ses études de médecine à l'ULB dont il sort diplômé en 1939 à la veille de la seconde guerre mondiale. Mobilisé en 1940, il est fait prisonnier pendant quelques mois après la capitulation, puis peut entamer sa spécialisation en urologie à l'Hopital d'Etterbeek, où il est successivement assistant puis adjoint, jusqu'à sa nomination comme chef de service d'urologie à l'Institut médico-chirurgical d'Ixelles en 1953, à l'âge de 39 ans, service à la tête duquel il restera jusqu'à l'âge de la retraite en 1980.

Depuis 1959 et pendant plus de 15 ans, le docteur Quackels donnera le cours d'urologie à l'Ecole d'Infirmières annexée à l'IMC d'Ixelles. Ses qualités professionnelles sont reconnues par ses pairs et en 1957 il est coopté membre de la Société internationale d'urologie et préside la Société Belge d'urologie de 1973 à 1974. Il est aussi Expert urologue à l'Office Médico-légal de 1978 à 1982.

Pour cette belle carrière qui honore notre profession, merci cher collègue Quackels, et à l'occasion de vos 60 ans de diplôme, nous vous souhaitons encore bien des années d'heureuse retraite.

•••



Le docteur Paul WIRINGER,

Le docteur Paul Wiringer est diplômé de l'ULB en 1939, aussitôt libéré après la campagne des 18 jours, il commence la chirurgie pour devenir un spécialiste polyvalent, passant de la gynécologie à l'Hôpital Saint-Pierre dans le service du Professeur Delporte, à la chirurgie thoracique et abdominale dans les services du docteur Moreau à la Clinique César De Paepe et du Professeur Lemoine à l'Hôpital d'Anderlecht.

En 1954, il est chef de service de chirurgie à l'Hôpital Français, fonction qu'il gardera jusqu'en 1984, avec celle de maître de stages non seulement pour l'ULB mais également pour l'UCL. Il aime les voyages et il a fréquenté à l'étranger des maîtres célèbres comme les Professeurs Dubost, Hepp et Lorta-Jacob. Nous ne nous attarderons pas à raconter des histoires de chasse, du chasseur chassé, mais nous vous souhaitons une paisible retraite pleine de lectures se rapportant à l'histoire, l'actualité, la politique et de nombreuses expositions de peinture.

Le Collège des médecins tient à vous féliciter chaleureusement pour votre brillante carrière.

(à suivre)

Les photographes parmi nous

Un membre du Collège, le Docteur Stéphane SCHOLLAERT, est un photographe connu dont le renom dépasse nos frontières. Il participe en ce moment à diverses expositions, dont celle qui se tient actuellement au Botanique et est intitulée :

« Bruxelles (une ville) en photographie »

Les intentions de cette importante exposition sont de révéler l'identité de Bruxelles, vue par plus de cinquante photographes, le long de l'histoire de la photographie.

Si les précurseurs du 19ème siècle (FIERLANTS, GHEMAR) voient les symboles monumentaux à la manière des sites antiques, nos contemporains sont souvent interpellés par la déshumanisation et les modifications urbaines (JODOGNE, PLISSART). D'autres ont une approche plus souriante (DE PERLINGHY, SCHOLLAERT). Des photographes étrangers célèbres sont également passés par la ville (CARTIER-BRESSON, CAPPA).

Enfin l'an 2000 propose des images insolites comme celles obtenues au départ d'une caravane transformée en vaste « caméra obscure » (FELTIN-MASSINGER).

Cette magnifique exposition est à voir jusqu'au 4 juin 2000. Nous remercions le Docteur Schollaert de nous avoir offert la photo ci-dessous.

Docteur Marguerite Cambron

